

## LE MONDE D'HIER

Le célèbre écrivain autrichien Stefan Zweig rédigea peu avant sa mort en 1942 un magnifique texte autobiographique, *Le Monde d'hier*. Ce « monde d'hier » était celui de la Vienne de sa jeunesse, celle d'avant 1914, d'avant la montée des nationalismes et autres totalitarismes qui allaient bouleverser le monde; cette Vienne symbole de la grande culture et de l'art de vivre mais qui nourrissait en son sein un marginal du nom d'Adolf Hitler.

Je pense souvent à ce livre qui capte merveilleusement cet instant où ce monde incarnant la marche inexorable du progrès s'effondre d'un seul coup sous son propre poids.

Aujourd'hui, en 2009, j'ai parfois le sentiment d'avoir vécu mon propre « monde d'hier. » Certes, ce monde n'incarnait pas le progrès, bien au contraire, et il n'enfantait pas l'horreur, du moins pas l'horreur absolue de la Shoah. C'était un monde de violence latente sur lequel planait la menace bien réelle de l'apocalypse (nucléaire). Mais c'était aussi un monde que l'on croyait, que l'on voulait aussi, éternel. D'ailleurs, par certains côtés, ce monde a semblé perdurer. Pourtant, en regardant vingt ou trente ans en arrière, que de bouleversements!

Il y a vingt cinq ans, les hasards de la vie avaient fait de moi un étudiant en sciences politiques à l'université de Georgetown, université jésuite située en plein cœur de Washington, notoirement conservatrice et véritable noyau intellectuel du pouvoir étasunien à une époque où la puissance émanait de deux sources, Washington et Moscou. Dans les bâtiments de style néo-gothique qui caractérisent les universités de la côte est des Etats-Unis, on croisait une pléthore de grands acteurs de la politique internationale qui s'activaient fiévreusement sous le regard paresseux et blasé d'étudiants et d'étudiantes surtout soucieux de préparer leur entrée dans une école de droit ou de business.

Pourtant, quel magnifique théâtre de la grande politique! Henry Kissinger dispensait ses célèbres conférences sur la *realpolitik* alors que son « successeur » aux affaires, Zbigniew Brzezinski, animait des séminaires sur la guerre froide avec sa jeune protégée, une certaine Madeleine Albright, future première femme secrétaire d'Etat, que nommera Clinton, lui-même ancien étudiant de l'université. Je me souviens aussi du regard bleu perçant de Jan Karski, héros de la Seconde Guerre mondiale, qui nous familiarisait aux rouages du communisme. Ce même regard qui avait le premier témoigné des exactions nazies dans le ghetto de Varsovie et alerté l'Occident

sur l'existence des camps de concentration. Dans un tout autre registre, je m'étais un moment inscrit au cours de Ray Cline, longtemps numéro 2 de la CIA, désormais retraité, celui-là même qui avait dû tremper dans tous les coups tordus montés par l'agence durant les années cinquante à soixante-dix. Contre toute attente, l'homme était charmant, tout comme la « dame de fer » étasunienne, Jeane Kirkpatrick, très en vue à l'époque grâce à Reagan, et que l'on annonçait comme la Thatcher américaine (elle n'accédera finalement jamais au pouvoir suprême). Autrement, les chefs d'Etats du monde entier passaient subrepticement sur le campus, le temps d'un discours sur la démocratie ou la paix alors que les dissidents soviétiques et autres « combattants de la liberté » venus d'Afghanistan, d'Angola ou du Nicaragua nous gratifiaient de leurs témoignages.

La vision du monde qui se dégageait de cette marmite bouillonnante était résolument réaliste, du moins dans le sens étroit qu'on donne à ce terme lorsqu'il s'applique à la politique internationale. Ce monde manichéen était facile à comprendre. Le maître mot était la « puissance », seule susceptible de réguler par la force et par l'équilibre le monde « anarchique » caractéristique de l'espace international et que tout bon réaliste préférait de loin à la menace d'un monde « nihiliste ». Cette vision, au milieu des années 1980, reflétait une certaine réalité. C'était une vision binaire des choses. Le monde était divisé en deux blocs rivaux ou, selon l'expression de Raymond Aron – très apprécié de ce côté de l'Atlantique -, en deux blocs « hétérogènes ». Cette binarité se conjugait sur tous les plans : il y avait les puissants et les moins puissants ; les amis et les ennemis ; les libres et les entravés ; les riches et les pauvres ; les influents et les insignifiants. Ce monde était figé : les totalitarismes disait doctement Kirkpatrick, se ressourçaient éternellement. Pour les contenir, il fallait mener une lutte perpétuelle au nom des libertés et de la démocratie mais tout en respectant le *statu quo*, c'est-à-dire le maintien des nombreuses dictatures « amies ». Ce double langage d'une hypocrisie honteuse aboutira plus tard à l'absurdité de Guantanamo. L'arrivée de Gorbatchev en 1985 ne fit que renforcer ce sentiment que la lutte allait s'intensifier. Jeune, pensait-on, il poursuivrait l'action soviétique avec encore plus de vigueur que ses prédécesseurs et durant de longues années.

L'âme de ce monde était résolument « politique ». L'économie – on ne parlait même pas d'écologie - n'était qu'une figurante. Kissinger, obsédé par le Congrès de Vienne (1815), n'avait de cesse de recréer un équilibre plus stable que celui d'une bipolarité à ses yeux suspecte. Il n'était pas question de gouvernance. Encore moins de gouvernance mondiale ni de développement durable. Mais sous sa chape de plomb, ce monde était stable et, pour les nantis,

finalement rassurant. C'était un monde où l'Occident était toujours, comme il l'était depuis quatre ou cinq siècles, le centre de gravité de l'échiquier mondial et il nous semblait que cet état des choses allait perdurer indéfiniment.

Il est difficile de dire avec précision quand ce monde disparut. Certes, l'effondrement de l'URSS en 1991 modifia l'ordre des choses mais pas véritablement les fondements puisque l'Occident sortait « victorieux » de cette confrontation. Pour les Etats-Unis et l'Europe, le cap restait sensiblement le même. Les événements de 2001 accélérèrent cette prise de conscience mais sans qu'on comprenne véritablement la mesure des choses.

Et puis comme par enchantement, le rideau s'est levé et c'est un autre monde qui défile sous nos yeux. Pour la première fois de l'histoire, il n'y a plus vraiment de « centre de gravité » géopolitique global. En tous les cas, il n'est plus en Occident. L'Amérique qui, il y a cinquante ans avait un demi-siècle d'avance sur le reste du monde, semble tout d'un coup ringarde et dépassée : l'ère Bush ne fut en fin de compte qu'une vaine tentative de se raccrocher à ce monde alors qu'elle ne fit que clore définitivement un chapitre important de l'histoire. L'homme Obama a probablement l'envergure d'un Roosevelt et d'un Kennedy mais, involontairement déshabillé par son prédécesseur de toute légitimité globale, ses beaux discours sont cruellement vides. L'avenir a cessé de se jouer à New York, Washington ou Chicago. Désormais, c'est du côté de Pékin et de Shangäi, de Mumbäi et de Bangalore, de Rio et de São Paulo qu'il se dessine. Au même moment, la menace du terrorisme et de la prolifération nucléaire nous rappelle que les Etats ne sont plus tout à fait maître du jeu. La crise économique et le réchauffement climatique démontrent que les enjeux mondiaux réclament une gestion collective des problèmes. Les guerres d'Irak et d'Afghanistan illustrent le fait que la projection de la puissance brute est dorénavant synonyme d'échec politique.

Désormais, la notion d'« intérêt national », véritable pierre d'achoppement de la politique internationale depuis le 17<sup>e</sup> siècle laisse place à une prise de conscience globale sur la place de l'homme et la survie de sa planète. Du même coup, le respect absolu de la souveraineté nationale perd du lest alors que les droits de l'homme cheminent doucement mais sûrement. L'idée que la grande politique suit la seule loi des rapports de forces et de la hiérarchie des puissances est subitement révolue. Désormais, c'est de responsabilité collective et de pluralité que l'on parle, beaucoup moins de raison d'Etat. En somme, tout ce qui, il y a un quart de siècle semblait constituer une loi immuable de la nature des rapports entre les peuples n'est plus qu'une

illustration de ce qu'était le monde d'hier. De fait, le réalisme d'hier est l'irréalisme d'aujourd'hui. Et si l'on ne sait comment décrire le monde d'aujourd'hui et mal anticiper celui de demain, une chose paraît claire : le monde d'hier n'est plus. De quoi sera fait le monde de demain? Voilà la vraie question (réponse prochainement...).